

« Fermez les yeux... »

Only God Forgives de Nicolas Winding Refn, Danemark-France,
2013, 90 minutes

Apolline Caron-Ottavi

Number 164, October–November 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron-Ottavi, A. (2013). Review of [« Fermez les yeux... » / *Only God Forgives* de Nicolas Winding Refn, Danemark-France, 2013, 90 minutes]. *24 images*, (164), 63–63.

« Fermez les yeux... »

par Apolline Caron-Ottavi

Le dernier film de Nicolas Winding Refn, *Only God Forgives*, résiste à la description, à l'analyse, et au jugement lui-même. Majoritairement détesté à Cannes, divisant le public, voilà un film qui déjoue les attentes et parvient à déconcerter, ce qui le rend déjà passionnant. Après le succès inattendu de *Drive*, ce n'était pas un pari gagné d'avance. *Drive* avait su séduire (presque) tout le monde, et la tentation aurait pu être grande pour le cinéaste de céder alors à la facilité, d'aller dans le sens de cette séduction, de reprendre la formule. Au risque de s'enfermer dans une manière de faire et de céder au conformisme. Cela eût été dommage pour celui qu'Alejandro Jodorowsky considère comme son fils spirituel ! Mais avec *Only God Forgives*, Winding Refn confirme sa position d'électron libre, sa qualité de cinéaste indépendant, et sa place à part dans le paysage du cinéma contemporain.

On a là un film qui repousse les limites de *Drive* (et donc de la plus grande part du cinéma américain puisque déjà, *Drive* désamorçait les rouages et détournait les motifs du cinéma mainstream) en éliminant toute trace de narration classique, toute source de satisfaction émotionnelle évidente, toute logique réaliste et rationnelle. Avec son sur-esthétisme aux couleurs saturées, sa succession de scènes autonomes et fantasmagiques, sa pesanteur étrange et sa musique surgissant aussi insidieusement qu'elle s'interrompt, *Only God Forgives* parvient du début à la fin à plonger le spectateur dans un rêve éveillé, proche d'une expérience d'hypnose. En cela, malgré l'usage systématique de la musique et la plasticité de scènes souvent chorégraphiques, le film s'apparente à tout sauf à un vidéo-clip : rien n'est construit dans l'évidence, tout est légèrement dissonant, et le plaisir ne naît que d'une certaine frustration, dans une

succession de paliers qui fait monter peu à peu la tension et le vertige. Au spectateur d'accepter de se laisser désarmer et de perdre tout repère ; d'accepter de ne pas être déçu car ici l'on ne reçoit rien de ce que, dans tout autre film, on devrait recevoir ou voir se réaliser. L'action, la violence, l'amour, la psychologie ou l'intrigue sont dégonflés sans cesse, à l'image de Ryan Gosling, qui est ici (brillamment) au degré zéro du jeu d'acteur. Dans *Drive*, il était déjà une sorte de pantin au mystère banal, jouant à celui qui imite les grandes figures mutiques du cinéma plutôt que de se situer dans la lignée de celles-ci. Ici, sa destruction est encore plus poussée, allant jusqu'à l'humiliation systématique.



Si presque tous les personnages qui entourent le protagoniste sont des maniaques ou des hystériques, le type de folie dans lequel celui-ci nous entraîne est insaisissable, puisque nous sommes plongés dans l'état déconnecté et passif qui est le sien, et notre rapport au monde et au film s'en trouve dès lors complètement brouillé (même si le résultat est très différent, la démarche rappelle celle de *Santa Sangre* de Jodorowsky). De même qu'il assume ses multiples influences pour mieux glisser sur elles (du western au cinéma de Hong-Kong), Winding Refn se complaît dans les stéréotypes les plus élémentaires pour mieux les

faire accéder rang de rêves éveillés – et c'est alors sans retenue que les entrailles d'une mère deviennent le dernier refuge pour un fils en décomposition. Le sublime et le grotesque se côtoient sans cesse, avec ici une grâce qui ne se prend jamais au sérieux, bien au contraire.

Mais est-ce que ce film est pour autant « vide », comme on a pu l'entendre ? Il s'agit plutôt d'un film vidé de tout discours établi, explicite ou implicite. On a là une traversée spirituelle, qui est pourtant bien celle du monde qui est le nôtre, dont le malaise ne se cantonne pas à l'Asie du Sud-Est, ici truffée d'êtres corrompus ou paumés, locaux ou étrangers. Tout devient possible dans cet univers hypnotique où

les femmes gardent les yeux fermés si on le leur demande, et où les hommes deviennent silencieux lorsqu'on voudrait les entendre. Dans le fond, on pourrait aller jusqu'à dire qu'*Only God Forgives* est une sorte de fable dont la morale serait d'affirmer que plus personne en ce monde n'est en position de faire la morale aux autres. Car si nous sommes en enfer et que chacun s'en accommode, le spectateur est le premier concerné : alors que la culpabilité a disparu de l'écran, le film nous met au défi de

renoncer à la nôtre pour être capables de savourer pleinement la jouissance trouble que l'on ressent à le regarder. En tant que film-expérience qui laisse le spectateur à ses divagations, *Only God Forgives*, un peu comme le *Eyes Wide Shut* de Kubrick, est une fresque qui, derrière une apparente inconséquence, prendra certainement son temps pour révéler sa pertinence et son acuité. ■

Danemark-France, 2013. Ré. et scé. : Nicolas Winding Refn. Ph. : Larry Smith. Mont. : Matthew Newman. Dir. art. : Beth Mickle. Mus. : Cliff Martinez. Int. : Ryan Gosling, Kristin Scott Thomas, Vithaya Pansringarm, Gordon Brown, Yayaying Rhatha Phongam, Tom Burke, Byron Gibson, Joe Cummings. 90 minutes. Dist. : Les Films Séville.